

Être actrice au XVII^{ème} siècle : **Marquise-Thérèse Du Parc (1633?–1668)** **et La Champmeslé (1642–1698)**

Alain COUPRIE

La société française du XVII^{ème} siècle entretient des rapports ambigus avec le théâtre et le monde des comédiens. Le métier de dramaturge reste alors socialement déconsidéré, même quand on est comme Racine l'auteur de *Phèdre*. Quand il aura à choisir entre les prestigieuses fonctions (pour l'époque) d'historiographe du roi et son métier de dramaturge, Racine n'hésitera d'ailleurs pas une seconde : il renoncera au théâtre. Pour les acteurs, le discrédit est tout aussi grand : on recherche leur compagnie, on les félicite de leurs succès et on les méprise en même temps. Ce ne sont que des saltimbanques. L'Eglise catholique les excommunie, ce qui est synonyme de damnation éternelle, s'ils ne se repentent pas. Pour les actrices, c'est encore pire : on les confond volontiers avec des prostituées ; et on les considère toujours comme des femmes faciles.

S'il n'était donc pas aisé d'être une femme au XVII^{ème} siècle, il l'était encore moins d'être une comédienne. Deux actrices vont pourtant marquer leur époque et la vie théâtrale : Marquise Thérèse du Parc et La Champmeslé.

La vie de Marquise est exceptionnelle et tragique à souhait. Elle est la fille d'un certain Jacomo de Gorla, qui se dit italien, originaire des Grisons (aujourd'hui en Suisse). De sa mère, on ne sait rien. Sa date de naissance reste incertaine : aux alentours de 1633. La seule chose assurée est qu'elle grandit à Lyon, où son père exerce le métier d'« opérateur », c'est-à-dire de charlatan. Marquise l'aide à vendre dans les rues et sur les places ses baumes et faux médicaments. Pour attirer le client, elle danse et effectue des acrobaties. La future créatrice d'Andromaque a d'abord été une danseuse de rue,

sans aucune formation intellectuelle et encore moins théâtrale.

C'est son mariage en février 1653 avec René Berthelot qui la fait devenir comédienne. René Berthelot fait partie de la troupe de Molière. C'est un excellent acteur, spécialisé dans la farce : il est le personnage de « Gros René ». C'est aussi un fils de bonne famille. Marquise devient donc actrice par alliance. Ses débuts sur les planches sont difficiles. Elle est d'abord cantonnée dans les seconds rôles ; d'autres femmes de la troupe occupent depuis longtemps les premiers rôles : Madeleine Béjart, la maîtresse de Molière, et la de Brie. Les rivalités entre femmes ne sont pas uniquement professionnelles ; elles sont aussi sentimentales.

Marquise ne manque pourtant pas d'atouts. Le principal est d'abord son exceptionnelle beauté, que célèbreront tous ses admirateurs :

« D'abord qu'on la voyait paraître,
Nous sentions dans nos cœurs certaine flamme naître
Que le silence exprime mieux.
Chez nous, nous n'étions plus le maître :
Elle savait si bien cet art ingénieux
D'entrer dans le cœur par les yeux... »

Son insertion dans la troupe s'avère malgré tout difficile. Preuve en est qu'en 1659, elle passe avec son mari à l'Hôtel du Marais, qui vient de rouvrir ses portes. Mal lui en prend. 1659, c'est l'année où Molière remporte son premier succès avec *Les Précieuses ridicules*. Marquise y participe d'autant moins qu'elle est enceinte d'une fille. Le couple revient chez Molière à la suite d'une circonstance à la fois fortuite et pénible : l'acteur Jodelet (qui s'était spécialisé dans la farce) meurt. Seul « Gros-René » peut le remplacer. C'est moins Marquise que son mari qui est attendu. Celle-ci va pourtant progressivement s'imposer. Elle joue à Vaux-le-Vicomte chez le Surintendant des Finances, Nicolas Fouquet, le personnage d'Orante dans *Les Fâcheux* (1661). Mais elle ne tient aucun rôle dans *L'Ecole des femmes* (1662) parce qu'elle est de nouveau enceinte. Elle prend sa revanche, et une revanche éclatante, dans *La Critique de l'Ecole des femmes* (1663),

avec la précieuse Climène, qu'elle rend ridicule par la dislocation de sa démarche. C'est à cette occasion que le public l'affuble du surnom de « déhanchée ». Marquise n'en est pas moins capable d'assumer des rôles plus sérieux, presque tragiques : elle est en effet donc Elvire dans *Dom Juan*.

Ces années 1664–1665 sont capitales dans la vie de Marquise. En décembre 1664, « Gros-René » meurt ; et vers la fin de l'année suivante, elle devient la maîtresse du jeune Racine. Celui-ci qui a fait jouer sa première pièce, *La Thébaïde*, par la troupe de Molière, confie également à Molière sa seconde tragédie, *Alexandre le Grand*. Mais, par un revirement sans précédent, Racine passe brutalement à la concurrence en confiant son *Alexandre* à l'Hôtel de Bourgogne. Marquise, quant à elle, reste pour un temps encore avec Molière : elle incarne le personnage de la fausse prude, Arsinoé, dans *Le Misanthrope* (1666). Mais il est bien évident que sa situation devient d'autant plus intenable que sa liaison avec Racine est de notoriété publique. Aussi rejoint-elle à son tour l'Hôtel de Bourgogne, à Pâques 1667.

En novembre de la même année, au Louvre, dans les appartements de la Reine, devant le Roi et la Reine, elle est Andromaque. Le succès est grandiose :

« J'ai vu la pièce toute neuve
D'Andromaque, d'Hector la veuve
Qui, maint siècle après son trépas,
Se remontre pleine d'appas
Sous le visage d'une actrice
Des Humains grande tentatrice
Et qui, dans un deuil très pompeux,
Par sa voix, son geste et ses yeux,
Remplit, j'en donne ma parole,
Admirablement son rôle.
C'est mademoiselle du Parc. »

Marquise devient la « star ». Elle tourne les têtes et les cœurs. « J'admire l'étoile de

la du Parc qui a donné mille passions à mille gens et jamais une médiocre », écrit Bussy-Rabutin en 1668. Même si beaucoup la qualifie d'« inhumaine », Marquise est en effet une mondaine. Elle a fait chavirer le vieux et grand Corneille, et bien d'autres.

Depuis quelques mois déjà elle entretient une liaison secrète avec le chevalier de Malte, Hardoin de Genlis, qui songe à l'épouser. Pour Marquise, ce serait la consécration sociale. Au XVII^{ème} siècle, une actrice, fût-elle célèbre, reste une marginale. Aussi, pour Marquise, ce mariage serait-il une consécration sociale et une extraordinaire revanche sur sa jeunesse, sur la danseuse de rue qu'elle fut. Mais les Genlis sont une illustre et ancienne famille ; ils s'opposent au mariage d'Hardoin. Marquise est alors enceinte de ses œuvres. Quand elle comprend que le mariage n'aura jamais lieu, elle fait appel à une avorteuse. L'avortement se passe mal. Une infection se déclare. Marquise est contrainte de s'aliter. Brisé de douleur, Racine qui sait très probablement la vérité ne quitte pas son chevet. Marquise meurt le 11 décembre 1668. Le 13 décembre, une foule énorme assiste à son enterrement. L'une des épitaphes composées pour la circonstance dit :

« Cette merveille du Théâtre
Qui gagnait tous les cœurs,
Et nous ravissait tous,
Dont chacun était idolâtre
N'est plus maintenant parmi nous.
Car les dieux, transportés et d'amour et d'envie,
Jaloux de notre bien, nous l'ont enfin ravie. »

Marquise meurt ainsi à trente-cinq ans en pleine gloire, victime des préjugés de son époque. Si elle avait vécu, sans doute aurait-elle créé tous les rôles féminins des tragédies de Racine. Et sans doute aurait-elle été la plus grande tragédienne de son temps. Tel n'est pas le cas. Marquise sera très vite oubliée.

À peu près à la même époque arrive en effet à Paris celle qui va lui succéder dans le cœur des Parisiens et qui va s'imposer comme la plus grande actrice du siècle. Il s'agit de La Champmeslé, née Marie Desmares à Rouen le 18 février 1642. Comme pour Mar-

quise, un mystère, mais de nature différente, entoure ses origines. On l'a crue jusqu'au début du XX^{ème} siècle petite-fille d'un président du Parlement de Normandie (un « parlement » est alors ce qu'on nommerait aujourd'hui un palais de justice). N'approuvant pas le mariage de son fils, ce président l'aurait déshérité ainsi que sa descendance. Marie aurait été ainsi contrainte pour survivre de monter dès l'enfance sur les planches. C'est une légende, que la future Champmeslé a d'ailleurs peut-être elle-même entretenue pour se donner des origines respectables. En réalité Marie Desmares appartient à la petite bourgeoisie rouennaise. Son père est un « receveur du domaine royal » (un petit fonctionnaire) et sa mère est issue d'une famille d'huissiers.

Il n'en demeure pas moins que son acte de baptême comporte une bizarrerie : il porte la mention latine *spuria* (c'est-à-dire illégitime). Cette mention a ensuite été rayée (sur le document l'encre de l'écriture n'est pas la même que celle de la rature). L'enfant a-t-il été tardivement reconnu ? Par qui ? Et pourquoi ? On ne sait. Comme pour Marquise, son éducation est sommaire, réduite aux apprentissages de base : lire, écrire et compter. Ce qui est déjà beaucoup pour l'époque et pour une fille qui n'appartient pas à la noblesse. Sur son enfance et adolescence, on manque également d'informations. Son père meurt en 1652, victime de la peste.

En 1657, Marie épouse à quinze ans le comédien de campagne Pierre Fleurye. Comme Marquise elle devient donc comédienne par amour. Elle mène alors la vie d'une troupe itinérante, vie probablement assez difficile. C'est son apprentissage. Son mari meurt à une date inconnue, mais avant 1665. Jeune veuve, elle s'intègre alors dans la troupe de François Serdin, qui sillonne la Normandie. C'est une troupe solide, et François Serdin, sans être un acteur de génie, connaît bien son métier. Sans doute Marie continue-t-elle à ses côtés sa formation. Elle y fait la connaissance de Charles Chevillet, sieur de Champmeslé, qu'elle épouse en janvier 1666. Pendant deux ans, le couple joue de ville en ville. La peste qui de nouveau ravage la Normandie provoque la faillite de la troupe de François Serdin.

Les Champmeslé rejoignent alors Paris et l'Hôtel du Marais où Marie effectue ses premiers pas le 15 février 1669 dans une tragédie galante, sans grand intérêt, de l'abbé Boyer, *La Fête de Vénus*. Sa carrière démarre véritablement en 1670 quand les Champ-

meslé passent au prestigieux Hôtel de Bourgogne. Marie en devient vite l'actrice la plus talentueuse et la plus admirée. Elle devient également la maîtresse du jeune Racine. Le 21 novembre 1670, elle crée le rôle de Bérénice dans la tragédie du même nom. C'est un succès, salué par les gazettes de Paris. Ce jour-là, elle devient la véritable remplaçante de Marquise, non seulement sur scène, mais également dans les bras de Racine. En janvier 1673, elle incarne Monime dans *Mithridate*. C'est un triomphe :

« La Champmeslé, faisant la Reine,
Occupe incessamment la scène
Et remplit son rôle si bien
Qu'on n'y saurait ajouter rien,
Etant une vraie enchantrice
Quelque part qu'elle soit actrice »

Le triomphe est encore plus absolu quand elle interprète Iphigénie (1674). Trois ans plus tard, Boileau se souviendra encore de la ferveur émue de Paris :

« Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur
Emouvoir, étonner, ravir un spectateur !
Jamais Iphigénie en Aulide immolée
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait sous son nom verser la Champmeslé »

Et, malgré la cabale montée contre la pièce, elle sera une Phèdre bouleversante. Son talent n'est pas moins éclatant dans les pièces, comédies ou tragédies, d'autres dramaturges. Quel que soit le spectacle où elle se produit, elle attire les foules, elle est capable de faire « passer plus de mauvaises pièces que tous les faux monnayeurs du royaume réunis ». Le mot et la formule sont, dit-on, de Molière. En 1679, elle entre à l'Hôtel Guénégaud puis devient en 1680 la première et la plus illustre « pensionnaire » de la

Comédie-Française où, forte de sa notoriété, elle exerce une souveraineté sans partage. La Champmeslé meurt, vraisemblablement d'un cancer, le jeudi 15 mai 1698, à Auteuil (qui est alors un tout petit village, près de Paris), dans la propriété de son ami Jean Favier, danseur à l'Opéra. Elle meurt après avoir renoncé à son métier de comédienne pour obtenir d'être chrétiennement enterrée : « Je promets à Dieu, de tout mon cœur, avec une pleine liberté d'esprit, de ne plus jouer la comédie le reste de ma vie, et quand même il plairait à Son infinie bonté de me rendre la santé ». Elle est inhumée deux jours plus tard dans le cimetière parisien de Saint-Sulpice.

La Champmeslé a été sans conteste la plus grande tragédienne du XVII^{ème} siècle. Comme Marquise, elle s'est formée sur le tas, mais elle a su profiter des conseils du grand acteur Floridor à l'Hôtel de Bourgogne et, bien sûr, de Racine lui-même, qui était un merveilleux diseur. Sa voix était exceptionnelle. Selon le musicien Lully, elle couvrait une octave entière, ce qui est rare et ce qui permet de jouer sur quasiment tous les registres de l'émotion. Aussi La Champmeslé n'a-t-elle cessé de bouleverser la Cour et la Ville (Paris) en privilégiant essentiellement le pathétique. Après sa rupture avec Racine en 1677 et après le retrait de celui-ci du théâtre, elle a continué de faire vivre les tragédies de son ancien amant en les jouant chaque fois que possible.

Sa célébrité d'actrice a été égale à sa réputation sulfureuse de libertine. Amie de La Fontaine et proche un temps de la courtisane et grande séductrice Ninon de Lenclos, elle a ouvertement multiplié les aventures galantes dans l'indifférence du scandale qu'elle pouvait provoquer. Il est quasiment impossible de compter exactement le nombre de ses amants. Son mari est lui-même un débauché notoire. Il mourra le 20 août 1701 d'une crise d'apoplexie. De ce couple sans enfant, le théâtre aura été la passion commune et le seul vrai lien.

L'évolution de l'interprétation tragique à la fin du XVII^{ème} siècle et surtout au XVIII^{ème} siècle a progressivement effacé le souvenir de La Champmeslé. Son nom n'en reste pas moins associé à jamais à celui de Racine dont elle fut l'éblouissante interprète.